

*Guillemette Tison*

## **Voix, temps, espace dans *Romain Kalbris***

Quand il écrit *Romain Kalbris*, Malot est encore un romancier débutant, mais déjà il maîtrise des techniques narratives très diverses. Au delà d'une lecture faite par plaisir, il est possible de mettre en évidence de certaines de ces techniques, portant sur la narration : la voix, le temps, l'espace.

### ***Voix***

Il y a, à l'évidence, une voix principale, celle de Romain Kalbris narrant ses années de formation. Mais cette voix n'est pas unique, autour de lui gravite tout un système de personnages, qu'ils soient adjuvants ou opposants.

Malot les fait parler au style direct, avec des particularités pour certains : ainsi il nous amuse avec la gouaille du peintre Hardel s'adressant à un gendarme un peu obtus :

Comprenez-moi bien : pour la gendarmerie, je suis peitre passagiste [sic] ? n'est-ce pas ? le suis-je ?

– Heu... oui.

– Bon, à deux lieues d'ici je rencontre un de vos confrères, il me demande mon passeport ; précisément je suis en train de faire quelque chose qui ne rentre pas dans ma profession de peitre passagiste, il m'arrête.

– Conséquemment.

- Il faut donc que je sache ce qui m'est permis et ce qui m'est défendu. [...]<sup>1</sup>

Le romancier rapporte aussi au style direct des phrases ou des dialogues marquants, comme l'ultime phrase de son père : « on ne sait pas, tu diras à ta mère que je l'embrasse » (p.22), ou le dialogue surpris par Romain qui s'est sauvé de chez l'oncle, et écoute, caché, sa mère confier à sa tante son inquiétude (66). Cette mère tant aimée parle peu

---

<sup>1</sup> Edition de référence : *Des enfants sur les routes (Romain Kalbris, Sans famille, Le Tour de la France par deux enfants, P'tit Bonhomme)*, R. Laffont, « Bouquins », 1994, p.81.

cependant, il faut l'observer attentivement et affectueusement pour deviner ses sentiments. Mais certains personnages sont plus prolixes, comme M. de Bihorel tenant de longues considérations sur les fourmis (40-41), ou sur le choix d'un métier (43).

Le récit rapporté de Diélette, où à son tour elle revient sur sa petite enfance, occupe 5 pages (95-100). Malot utilise aussi la technique du récit narrativisé, pour résumer les aventures fabuleuses de son père et de son oncle en Inde (19).

D'autres voix, plus étonnantes, s'entrecroisent avec celle du narrateur et créent un effet de variété : la parade du saltimbanque (92-93), « qu'il variait selon les pays et les auditeurs » ; des chansons, pour s'orienter dans le brouillard (33) ou celle du père, pour endormir l'enfant (68), souvenir touchant. Une citation inattendue de Racine (64) lui donne du courage au cours de sa fugue :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.<sup>1</sup>

Et M. de Bihorel, qui lui a fait lire Racine, valorise même le langage des oiseaux ! (43 et 154) Toutes ces voix diverses sont un élément de variété dans le récit et d'enrichissement.

Avec le personnage du domestique, Samedi, apparaît l'opposition de l'écrit et de l'oral : « tu es assez primitif pour préférer le récit à la lecture », dit M. de Bihorel à son serviteur (42) ; Romain va donc lui raconter l'histoire de Robinson, plutôt que d'en faire une lecture. Le jeune garçon croit alors à la puissance et à la véracité de l'écrit. Mais est-ce que, parce que c'est écrit, c'est vrai, comme il l'affirme alors ? Le romancier, qui va imaginer des aventures extraordinaires, nous met en garde, en quelque sorte, contre la crédulité.

#### *À qui s'adresse Romain ?*

On devine la présence d'un auditeur mystérieux : les pronoms « vous », « nous » sont nombreux dans le roman. Dès l'*incipit* Romain se place en position de conteur « des aventures, j'en ai eu, et ce sont elles précisément que je veux *vous* raconter » (15), dans une phrase dont la syntaxe relève, justement, de l'oral. Une autre fois, il implique le lecteur à propos de *Robinson* : « qui de *nous* ne s'est pas mis à la place du héros de Defoe [...] ? » (42) Le destinataire serait sans doute un citadin plutôt qu'un marin, puisque Romain raconte avoir pêché « une grande quantité de cette espèce [de crevettes] que *vous appelez à Paris* du bouquet » (74). Et à l'épilogue, l'auditeur semble être physiquement présent : « Si [Diélette] est devenue une digne femme, une bonne mère, *vous en serez*

---

<sup>1</sup> *Athalie*, vers 646-648.

*juge* quand elle rentrera [...] Le tableau *que vous voyez là* représente précisément notre maison. » (153-154)

Le roman présente donc un jeu subtil de relation entre l'oral et l'écrit : entre parole du conteur et mosaïque littéraire faisant intervenir une grande variété de voix et de styles.

### ***Le temps***

La question du temps est parfois imprécise dans *Romain Kalbris*, particulièrement en ce qui concerne la date de l'action. Peu d'indices précis sont donnés au lecteur. Bihorel était déjà marié quand il a participé à la bataille de Friedland en 1807, mais il est dès le début du roman un vieillard à barbe blanche. Il a 92 ans au moment de l'épilogue.

La transformation du quartier des Halles où vivait Diélette semble liée aux travaux de Haussmann, commencés en 1853. On peut donc supposer que l'action du roman commence vers cette date, pour aboutir à un épilogue situé à la fin des années 1860, au moment où paraît le roman. Mais cette absence de références précises donne au récit une sorte d'intemporalité.

On peut déterminer la durée de l'action d'une façon un peu plus précise. Romain a dix ans au moment où commencent ses « aventures », et nous le retrouvons à la fin, adulte, père de deux enfants, et armateur propriétaire de six bateaux.

Dans sa narration rétrospective, il oppose parfois le passé et le présent : « *Aujourd'hui* le souvenir de son avarice me fait rire, *mais alors* j'éprouvais cette indignation de la jeunesse qui fait qu'on prend par le côté tragique les mêmes choses que, plus tard, on est tout disposé à prendre par le côté comique » (55)

Et l'on imagine même les conditions du contage :

La brise [...] apportait du large une fraîcheur salée que je respire encore en vous racontant cette histoire, et dont il me semble retrouver le goût âpre sur mes lèvres. (69)

Une certaine imprécision demeure dans la chronologie : son père revient après une absence de six ans. « J'avais dix ans lorsqu'il revint au pays » (18) ; il meurt un mois plus tard, en septembre, en sauvant un bateau. C'est l'année suivante, sans doute, qu'il rencontre M. de Bihorel (« Tu as neuf ans [...] tu fais l'école buissonnière », lui dit le vieux monsieur) (27) qui le recueille pour un temps indéterminé, suffisant pour qu'il maîtrise la lecture et acquière de nombreuses connaissances. Après la disparition de M. de Bihorel, Romain demeure plusieurs semaines chez l'oncle Simon avant de s'évader à « la saison des foins » (62). C'est dans le même été qu'il rencontre le peintre Hardel (79) puis s'enfuit devant les

gendarmes sous une forte chaleur (84) et rencontre les saltimbanques. Son projet de fuir vers Paris avec Diélette est retardé par son accident : sa clavicule cassée le contraint à six semaines de convalescence, leur fuite est retardée « fatalement à la mauvaise saison » (104).

Ils partent de Blois le 3 novembre (cette fois la date est indiquée avec précision p.107), arrivent à Paris sous la neige (début décembre), et Diélette doit rester deux mois à l'hôpital. Quand ils arrivent à Port-Dieu fin janvier, « il y avait juste sept mois que j'étais parti » (130).

Après avoir rejoint le Havre, il embarque en clandestin sur *L'Orénoque*, et, dans la caisse où il est enfermé, perd la notion du temps. Après un séjour de plusieurs semaines au Havre, il rentre à la maison familiale :

J'avais pris par la lande, c'est-à-dire par le même chemin que j'avais suivi avec Diélette ; mais la saison avait avancé depuis ce jour-là, ce n'était plus le même chemin. L'herbe avait verdi, les ajoncs étaient en fleur, et, dans la mousse des fossés, on voyait les violettes qui commençaient à fleurir.(152).

L'épilogue est d'abord au passé : « je ne fus pas marin », puis au futur, interpellant le lecteur : « vous en serez juge quand elle rentrera tout à l'heure avec ses enfants, avec nos deux bébés ».

La vitesse du récit est aussi très variable. Le roman est découpé en 14 chapitres, de longueur très différente, ce qui est surprenant pour une publication périodique ; les événements rapportés dans un même chapitre ont aussi une durée très variable. Le chapitre III raconte en cinq pages et demie la journée du naufrage où le père trouve la mort ; mais le chapitre XII, en 25 pages, raconte la fuite des deux enfants de début novembre jusqu'au retour à Port-Dieu, fin janvier.

La vitesse est donc loin d'être régulière, avec une insistance sur des journées particulièrement importantes, ce qui est normal, dans un récit rétrospectif, pour évoquer le rôle sélectif de la mémoire. Malot fait preuve ici d'une grande maîtrise du temps dans son travail de romancier.

## *Espace*

Dans *Le Roman de mes romans*, au sujet de Romain Kalbris, Malot écrit :

J'avais perdu ma mère [en octobre 1862] et je me disais qu'on était fou de *s'éloigner* de ceux qu'on aime en prenant pour prétexte les nécessités de la vie qui, en réalité, ne sont pas si impérieuses que l'imagine l'égoïsme. Qui sait si au retour on les retrouvera vivants ?

Quand on les aura perdus, combien ne regrettera-t-on pas de *n'être point resté* auprès d'eux autant qu'on l'aurait pu ?<sup>1</sup>

Le roman fait une large place à cette opposition du mouvement et de la fixité.

Si les dates restent peu précises, les lieux sont au contraire très exactement signalés. À part Port-Dieu qui est imaginaire (mais ne serait-ce pas Port-Bail, dans la Manche ?), on peut retracer l'itinéraire de Romain avec précision.

Il part avec son oncle à Dol de Bretagne, via Cancale. Lorsqu'il fuit la maison de l'oncle Simon, il rentre (sans se montrer) à Port-Dieu avant de se diriger vers Le Havre. Avec le peintre Hardrel, ils se déplacent « sans itinéraire tracé » (78), « nous tournions dans un cercle dont Mortain était le centre »<sup>2</sup> (79). Il fuit seul vers Honfleur et est recueilli par la troupe de Lapolade. Les saltimbanques mènent bien sûr une vie itinérante dans toute la Normandie puis jusqu'à Vendôme et Blois. La fuite des enfants par Châteaudun et Chartres les amène à Paris, avant le retour à « Port-Dieu ».

Le deuxième voyage de Romain lui permet enfin de gagner Le Havre dont il rêve depuis si longtemps, *via* Caen et Honfleur. Là pourraient commencer ses aventures maritimes, à bord de *L'Orénoque* qui doit aller en Équateur, à Guayaquil, mais Romain, enfermé dans sa caisse, ne verra rien de tout cela et échoue à Cherbourg.

C'est donc un paradoxe de ce roman d'aventures : ce garçon qui rêve d'être marin ne voyage que sur terre, ou enfermé dans une caisse<sup>3</sup>. Pendant le bref moment où il navigue, sur *L'Orénoque* en perdition, il n'a d'autre but que d'arriver à la côte !

Ce sont les autres qui ont des aventures maritimes : outre le père de Romain, qui est allé jusqu'en Inde, Samedi, le domestique de M. de Bihorel, a voyagé dix ans, en Afrique, dans les mers du Nord, avec des aventures fantastiques (42) ; M. de Bihorel lui-même a accompli un tour extraordinaire, puisque, parti pour une courte excursion à trois lieues de chez lui et dérivant dans la Manche, il est embarqué vers le cap Horn, puis débarque à San Francisco, et traverse l'Amérique « en remontant par les prairies » (153), voyage qui en lui-même aurait pu constituer un vrai roman.

---

<sup>1</sup> *Le Roman de mes romans, Cahiers Robinson*, n°13, p.36, je souligne.

<sup>2</sup> Tous les noms de lieux cités dans ce passage renvoient à des communes identifiables, en Basse-Normandie.

<sup>3</sup> Voir à ce propos l'article de F. Marcoin, « Lecture anachronique : Romain Kalbris » dans *La Revue des livres pour enfants*, N° 139, printemps 1991.

Dans ce monde de marins, ce sont les mères et les épouses qui représentent le point d'ancrage, non seulement pour Romain mais pour plusieurs personnages du roman : la mère Jouan qui va tous les jours, depuis six ans, au bureau de poste (chapitre I) et meurt sans avoir revu son mari et ses quatre fils ; presque symétriquement, au dernier chapitre, la propriétaire qui loue une chambre à Romain, au Havre, résiste avec fermeté à la maladie jusqu'au retour de son fils et meurt presque aussitôt (152). Cet épisode longuement développé constitue une étape essentielle dans le cheminement intérieur de Romain :

Cette mort, cet amour de mère pour son fils, cette lutte contre l'agonie, ce désespoir firent sur mon esprit et sur mon cœur ce que n'avaient fait ni les supplications de Diélette ni le naufrage de *L'Orénoque*.

Ma mère aussi pouvait mourir tandis que je serais loin d'elle : pour la première fois je le vis, je le sentis. (152)

C'est le paradoxe de ce roman : roman de la mer ? Mais la mer n'y tient qu'une place restreinte. Elle est pour le héros une attente jamais comblée, et ce roman d'aventures déjoue les lois du genre, faisant du héros un *picaro* plutôt qu'un marin.

C'est un roman qu'on pourrait qualifier de « circulaire », puisqu'il présente la circulation du héros autour de la Normandie et guère plus loin, et valorise un cercle de famille dont il cherche à s'échapper et que finalement il refonde.

On peut y trouver de nombreux thèmes qui seront, sous une forme plus complexe, ceux de *Sans famille*. Mais déjà *Romain Kalbris* manifeste une inventivité et une fantaisie qui expliquent le succès immédiat du roman, injustement oublié depuis.

Granville, 23 mars 2013